

CLÉLIA RENUCCI

LE PAVILLON
DES OISEAUX

roman

ALBIN MICHEL

À France

« Nous ne croyons le mal que quand il est venu. »

Jean de LA FONTAINE

I

1

– Un Farnèse ne peut rester dans la nature, c'est un état de fait. Alors maintenant, ma chère petite sœur, cessez d'arguer et agissez. Ramenez-moi ce bébé.

– Sauf votre respect, Grand Cardinal, allez-y vous-même, envoyez un sbire, un secrétaire, une maîtresse même si vous le voulez. Pour ma part, puisque c'est moi qui vais devoir m'en occuper, je vous remercie, je n'ai nul besoin d'un autre enfant à élever. Je me suffis des miens et des bâtards que mon mari m'impose. L'avenir des Farnèse n'est pas en danger. Nos frères se chargent à merveille d'assurer notre descendance.

– Cet enfant est le mien, c'est-à-dire celui de notre famille, le nôtre, le vôtre, celui du peuple romain.

– Qui n'a pas d'orgueil n'a jamais rien entrepris, mon frère... Mais n'allez-vous pas un peu loin ?

– Vous ne m'entendez pas, reprit Alessandro en arrangeant son habit de cardinal pour s'asseoir avec lassitude dans son fauteuil de velours vert.

Passant une main soignée dans les poils courts de sa barbe, il se lança dans un exposé de la valeur Farnèse :

– Si notre grand-père, le regretté pape Paul III, avait ainsi raisonné, ma sœur, vous seriez jardinière, fermière, lavandière ou domestique, et moi batteur, fromager, verrier, marchand de volailles ou que sais-je encore. S’il n’avait pas, avec toute l’autorité que lui conférait son statut, publié des bulles papales pour forcer la Curie à reconnaître notre père, celui-ci n’aurait été élevé que par sa mère, qui n’était rien. Ainsi va la vie à Saint-Pierre... Si Paul III, le plus grand pape que Rome ait jamais connu, n’avait songé à protéger sa famille, notre branche se serait éteinte.

» Votre mari a respecté ce qu’il doit à sa lignée et vous laisse avec assez de descendance pour ne pas craindre une extinction de son nom. Il n’en est pas ainsi des Farnèse, et vous le savez. Je suis seul, Vittoria. Et la solitude ne sied pas à un prince. Je veux et j’aurai cet enfant, dussé-je y aller moi-même.

– Faites, mon Illustrissime Seigneurie et révérent frère. Mais écoutez plutôt mon conseil : oubliez cet enfant qui vient de naître, prenez maîtresse à Rome, vivez grand train, gardez sous votre aile, et au vu de tous, les bâtards que cette maîtresse voudra bien vous faire croire être les vôtres. Pour ma part et pour le sauvetage de notre lignée, je vous le répète, je m’en remets à nos frères légitimes. Ils sont trois, dois-je vous le rappeler ?

Vittoria allait se lever lorsque Alessandro la précéda,

s'agenouillant devant elle, non pour la supplier, mais pour l'immobiliser. La fixant droit dans les yeux, perçant son âme d'un regard qui ne cillait pas, il prononça sans presque remuer les lèvres :

– Vous irez. C'est un ordre. Vous récupérerez cet enfant à Parme, je vous le commande. Vous l'élèverez et vous l'aimerez, je l'exige. Puis nous nous chargerons de son éducation et de son placement.

Il la maintint plus fermement encore, appuyant sur ses avant-bras recouverts de mousseline et de gaze. Sans relâcher son étreinte ni son regard, il ajouta d'un ton dont la bienveillance tranchait avec son attitude :

– Et toute cette opération se déroulera dans la plus grande douceur, n'en doutons pas.

Se relevant sans heurt, les yeux toujours plongés dans ceux de sa sœur, comme un dresseur évalue la liberté qu'il accorde à sa monture, il se rassit posément, attendant, avec la certitude tranquille du puissant, l'assentiment tremblant de celle qui n'a d'autre choix que de se soumettre.

– L'honneur, ma sœur, n'est pas quelque chose qui vient en naissant, cela s'apprend. Et cet enfant, d'où qu'il vienne, saura le découvrir.

– Puis-je simplement vous demander, mon frère, ou plutôt mon maître, comment vous pouvez être absolument certain de votre paternité ? La maison dans laquelle vous m'envoyez est une mesure. Ne pourriez-vous pas vous tromper ?

– Seul l'homme indécis se trompe. L'échec est une

illusion des faibles. La grandeur assume ses conséquences et ne redoute rien. En toute chose, l'action seule nous sauve.

– J'irai, mon frère, et vous rapporterai ce poupon Farnèse que j'aime déjà comme mon sang, dit Vittoria en se relevant, une pointe d'ironie dans la voix.

Alessandro la raccompagna et descendit avec elle le grand escalier menant à la cour d'honneur où les pilastres corinthiens de Michel-Ange se superposaient avec harmonie aux portiques doriques plus anciens.

Plus rien ne ressemblait aux temps de leur enfance autour du palais Farnèse. Les moutons ne paissaient plus sur le Campo dei Fiori, la place avait été pavée depuis peu. Le long du Tibre, là où le fleuve prend de la force, des moulins à vent s'étaient installés. Dans les méandres de ses rives, marchands et artisans s'affairaient désormais. Alors qu'Alessandro se perdait dans ses souvenirs, Vittoria pensait aux heures sombres qui l'attendaient. Et elle en avait assez. Assez de ces mignonnes qui ne songent qu'à faire des enfants aux Grands sans en redouter les conséquences, assez de ces persécuteurs capables de voler une vie pour une culbute dans une grange, assez de ces hommes qui, du haut de leur puissance, lui faisaient en pratique réparer tous leurs méfaits. Elle pouvait compter de ces bâtards partout, aux quatre coins de l'Italie et de leurs différents palais. Incapables de se déplacer sans remuer la queue. Et c'étaient eux qu'il fallait appeler maîtres ! Et ces papes débonnaires qui couvraient les bas-

resses de chacun dans toutes les cours d'Europe ! Un enfant naturel par-ci, un divorce par-là... Une compresse matrimoniale pour apôtres énamourés, voilà ce qu'était devenue la cité vaticane. Des bulles promulguées à chaque nouvelle engeance adultérine, des barrettes cardinalices déposées sur la tête de bambins Médicis, Farnèse ou Colonna pour préserver la légitimité et l'influence des familles. Vittoria en avait soupé.

Elle voyait déjà la scène. C'était toujours la même. Cette Parmesane ne différait pas des autres. Une jeune mère, probablement blonde, comme toutes les femmes qu'avait connues son frère, dormant sur une couche dérisoire mais couverte de bijoux ostentatoires que son amant, dépourvu de sens pratique, n'avait pas dû manquer de lui offrir à chacune de ses visites, et à côté d'elle, bordé d'un simple drap, un nourrisson, petits poings fermés dans un sommeil béat, une chandelle éclairant son visage serein. Puis un galop lointain, des chevaux qui hennissent, des pas d'hommes quittant leurs montures et, brusquement, une porte s'ouvrira, laissant pénétrer l'air froid de cette première nuit d'automne, comme un fouet qui s'abat, et les hommes saliront cette quiétude. La femme sursautera, tâchera de masquer sa nudité autant que son impuissance, prononcera quelques mots incohérents auxquels les mercenaires répondront par des injures, tentera de les empêcher de retirer ce bébé à ses langes, recevra un soufflet et, le cœur meurtri, entendra résonner les cris de son enfant dans l'aube à peine naissante. Il

n'avait pas un mois. Elle ne le verra plus. Et si elle essayait, la vie lui serait ôtée. Elle le sait, elle s'abstient.

Vittoria la connaît, cette femme affligée, inconsciente des risques pris en fréquentant son frère, son mari, ou son fils même probablement plus tard. Et elle accueillera ce nourrisson béni, elle l'aimera comme on chérit l'innocence, et elle s'accommodera de ces supplices du sort et de ces hommes singuliers que le destin a choisis pour être ses compagnons.

Si le nourrisson est une fille, il faudra la marier, si c'est un garçon, toutes les voies s'ouvriront à lui.

Le hasard décida. Ce fut une petite fille. On l'appela Clélia.

2

Sur le chemin qui la menait de la forteresse d'Urbino, où elle avait grandi, à sa nouvelle demeure, Clélia interrogeait sa tante sur le sort qui lui serait réservé une fois devenue l'épouse du porte-drapeau du peuple romain. Elle caressait le médaillon que la famille de son prétendant avait fait peindre à son intention. Giovan Giorgio y était représenté debout, portant chausses en satin et trouses mordorées descendant jusqu'aux genoux, surmontées d'une armure. Son visage, frêle figure d'une pureté féminine, reposait sur une fraise démesurée, les sourcils bien arqués sur un nez aquilin se dressant timidement au-dessus de fines lèvres rosées. Une douceur émanait de sa posture, qui contrastait avec le casque de soldat sur lequel sa main venait se poser, énigme que Clélia, tout à la joie de cette union, magnifiait à loisir.

Car cette jeune fille n'avait vécu les cinq dernières années de sa vie que dans l'attente de la consécration de ce mariage dont les fiançailles avaient été conclues à l'aube de ses sept ans.

Elle se souvenait des conversations interminables qu'elle avait eues alors avec ses cousines, sur les bords de l'Adriatique où elles avaient été élevées toutes ensemble par Vittoria et dont la plus âgée, onze ans, était sur le point d'épouser un prince napolitain. Sur leur lit à colonnes cannelées, l'une démêlant les cheveux de l'autre, et la troisième amusant le chat d'une pelote de laine, elles égrenaient fièrement la liste des libertés qu'elles acquerraient une fois mariées. La plus grande, Isabella, avait ouvert en riant le coffre qu'elle venait de recevoir en présent pour la féliciter avant l'heure de ses noces et la préparer à la fameuse nuit. Elle avait révélé aux plus petites, peints dans le versant secret du couvercle, de jeunes gens dénudés, allongés dans des positions lascives, et pourtant sagement représentés en habits fastueux sur le devant du coffre.

Clélia, sept ans, avait ouvert de grands yeux lorsque ses cousines avaient mimé ces positions sur le lit, entremêlant leurs jambes et leurs bras nus, riant aux éclats. Une lumière mordorée était venue frôler leurs corps éblouissants de blancheur et de jeunesse et avait donné à ces jeux enfantins une coloration sacrée. Elles ne profanaient rien, ignorantes de tout et le soleil lui-même ne se serait pas arrogé le droit de tenir le rôle de la pluie s'il avait vu ces petites filles aveuglées dès leur plus tendre enfance. Pour l'instant, point de masques, mais une gaieté étourdie que le visage de leur tante et mère, Vittoria, empreint d'une irritation feinte, avait fait cesser lorsqu'elle les avait sur-

prises ainsi enchevêtrées. Elle se devait d'agir car combien de Clélia, de Lavinia, d'Isabella n'avait-elle pas déjà vues se faire engloutir par l'idéal ! L'expression de la colère de Vittoria s'était instantanément muée en tendresse devant l'innocence des fillettes. Elle leur avait demandé, se rappelait Clélia, de se rhabiller décemment et elles s'étaient élancées vers le parc où elles avaient passé l'après-midi à jouer. Clélia y avait perdu une dent de lait.

– Mais comment sera-t-il aujourd'hui ? demandait-elle à Vittoria qui la couvait de ses yeux tendres de tante à qui il ne reste plus d'enfant à éduquer.

Clélia était sa dernière offrande à l'autel des unions. Alors que la petite n'éprouvait qu'une envie, celle de plonger enfin dans l'inconnu, l'esprit de Vittoria oscillait entre le bonheur de la voir bercée d'illusions et la conscience de leur inanité. Vittoria avait consacré sa vie aux autres et ne pouvait, en ce jour si remarquable, dévoiler à la future mariée ce qu'elle n'apprendrait que trop vite.

Elle se rapprocha de sa nièce pour lui caresser le genou en signe de solidarité muette. Une pierre sur la route heurta les roues et le cocher arrêta le carrosse pour s'assurer de l'état des moyeux. Clélia et sa tante en profitèrent pour faire quelques pas dans les pâturages attenants. Le cocher appela, la voiture était prête à repartir.

Une fois bien installée au milieu de coussins duveteux, Clélia se déchaussa et tendit ses chevilles à sa tante qui les

massa avec amour. La jeune fille jouait avec une mèche de ses cheveux blonds et observait de nouveau son médaillon.

– Qu’il est beau, répétait-elle en embrassant les lèvres de son promis, il sera bon, je le sens, n’est-ce pas, ma tante ?

Comme répondant à cette question pour la centième fois depuis le début du voyage, Vittoria acquiesça, continuant ses gratouilles aux endroits que lui désignait sa nièce avec une impérieuse drôlerie.

– Et il m’aimera, dis, ma tante ?

– Bien entendu, qui songerait à en faire autrement ?

– Il me fera danser ? Oh oui, je suis sûre qu’il danse aussi merveilleusement que ses jolis pieds le promettent sur son portrait...

– Comme tous les maris dansent, ma belle petite enquineuse, lança Vittoria en la chatouillant tout à fait.

Clélia n’y résista pas, et son rire gracieux emplit le carrosse comme le chant d’un rossignol qui vient de quitter son nid et fait savoir au monde sa gaieté d’indépendance.

– Et la fameuse nuit ? Dure-t-elle tout entière ou peut-on se reposer un peu ? murmura la jeune fille en relâchant les rubans de satin qui fermaient ses souliers.

– Ça, ma petite, cela dépend du mari...

– Mais comment ? Que dois-je faire ?

Clélia pâlit d’un coup.

– Et si je ne lui plaisais pas ?

– Il va t’adorer, mon ange, comme tes cousins avant lui,

ton oncle, ton père, et toute personne ayant eu le bonheur de passer quelques instants en ta présence.

– Mon père... Il ne sera pas là... Que ferai-je sans lui ?

– Comme tu as toujours fait ! répondit sa tante qui commençait à somnoler. Mais dormons maintenant, une longue vie t’attend.

– Comme je t’envie, ma tante, d’avoir déjà tout vécu. Et comme je suis heureuse, pourtant, d’apprendre moi-même à vivre.

Vittoria ne répondit pas, elle s’était endormie.

Clélia redressa son coussin et observa le paysage. Elle ne trouvait pas le sommeil, trop préoccupée de cette nuit de noces avec Giovan Giorgio et de toutes les questions auxquelles sa tante ne répondait qu’évasivement. L’absence de son père la meurtrissait. C’était lui qui avait tout conçu de ce mariage, qui avait choisi le baron Cesarini comme le candidat idéal pour elle et, en cet instant crucial, il ne présiderait pas la messe...

La jeune fille finit par s’assoupir à force de calculs mentaux, dénombrant les moutons et les vaches qui bordaient la route, les multipliant par le prix à la livre de référence à Urbino, y ajoutant les quinze pour cent que devait coûter la proximité des richissimes cardinaux de la ville de Rome...

Quand Vittoria ouvrit un œil, Clélia dormait encore et elle observa cette jeune fille de treize ans passer et repasser entre ses doigts un morceau de ruban de satin bleu

qu'elle-même lui avait offert lorsqu'elle avait cinq ans, et qui ne l'avait plus quittée depuis, sa langue semblant téter le sein de sa nourrice, cognant contre ses dents et produisant ce léger bruit délicieux de l'enfance.

Lorsqu'elle distingua au loin la forteresse de Rocca Sinibalda, Vittoria réveilla doucement sa nièce. La bâtisse était imposante et la lumière douce de la fin d'après-midi atténuait l'aspect sinistre de ce fort médiéval. Clélia tendit la tête pour mieux voir et la reposa sur son coussin, déçue. Ayant traversé les monts Apennins qui scindent l'Italie en son milieu, elle ne retenait pas sa surprise de trouver là l'exakte réplique du château d'Urbino dans lequel elle avait grandi. Elle qui avait pensé découvrir un nouveau monde en se rapprochant de Rome et de ses folies !

Le carrosse s'engageait dans la dernière côte avant d'atteindre les hauteurs de la ville fortifiée. Tout au long de la montée, abrupte et dangereuse, Clélia serra le médaillon de Giovan Giorgio Cesarini, priant pour que leur rencontre se révèle à la hauteur de ses aspirations.

Le cocher arrêta les chevaux. Clélia et sa tante étaient arrivées. Des domestiques en livrée ouvrirent la porte du carrosse sous le regard sombre d'une grosse matrone dont les cheveux noirs torsadés en une auréole semblaient des griffons menaçants. Elle fit froidement les présentations :

– Signora Farnèse, voici votre futur époux, le gonfalonier Cesarini. Veuillez vous approcher.

Un frisson d'angoisse saisit Clélia, mais disparut bien

vite en apercevant derrière la masse imposante de cette mère hostile le sourire joyeux et insouciant de son promis, superbement vêtu d'étoffes à fond d'argent glacé, de hauts-de-chausses grenat, des fleurs mêlées d'or et de chenille glissées dans les crevés de son pourpoint acier. Il s'avança et lui baisa la main en lui murmurant à l'oreille :

– Que je suis heureux de vous rencontrer enfin, divine Clélia.

Et, saluant respectueusement Vittoria, il la mena vers le grand escalier du château.

Les Cesarini étaient, comme les Farnèse, réputés pour la somptuosité de leurs réceptions et celle-ci en fut une illustration des plus éclatantes. Le crépuscule venu, les invités assistèrent éblouis au défilé de centaines de statues en sucre surmontées de lumières qui illuminaient tout le parc. Sur chaque table furent servis des poissons de toutes espèces, rougets, daurades, mullets, corbeaux de mer, suivis d'une variété infinie de chairs les plus rares et les plus délicates. Enfin, les desserts réunirent quantité de douceurs, parfumées d'œufs confits et de sirops exotiques.

On dansa beaucoup, Giovan Giorgio ne quittait pas Clélia des yeux. La beauté et la jeunesse des mariés leur promettaient une vie de plaisirs qui ne fut pas démentie par la première nuit qu'ils passèrent l'un avec l'autre. L'immédiate harmonie qu'ils avaient ressentie à leur rencontre devant le carrosse se confirma et leurs corps communiquèrent.

Dans les joies de cet amour naissant, Clélia profita pleinement de son nouveau mari, de son optimisme insouciant, riant de ses folies. Giovan Giorgio était heureux de l'éducation humaniste qu'avait reçue Clélia et, chaque jour, ils allaient explorer quelque nouvelle ruine aux alentours du château de Rocca Sinibalda. Ils se promettaient d'enrichir ensemble la collection de statues antiques qu'il avait commencée dans son jeune âge. Il lui expliquait les couleurs et les traits propres à chaque peintre des toiles du château qu'elle admirait et comparait avec celles d'Urbino où elle avait grandi, la conduisait sur les lacs, bien différents de l'Adriatique de son enfance, l'attirait dans tous les palais Cesarini du Latium, sans jamais en passer les frontières.

Cette union couronnait le souhait de Clélia de découvrir enfin Rome, unique objet de ses ambitions. Elle demandait des détails à Giovan Giorgio sur la villa qu'ils habiteraient ensemble, le nombre de domestiques qu'ils auraient, les fêtes auxquelles ils seraient naturellement invités, les charges qui seraient attachées à leur rang... Et dans la rosée glacée du pays des Cesarini, sous ce soleil d'hiver, le désir de Clélia se lisait dans chaque perle accrochée à sa robe, dans la moindre dentelle cousue à ses poignets. Dans l'air entier qui l'entourait résonnait le quatuor irrésistible des lettres que formait le mot : Rome.

Leur vie ne fut que liesse lorsque le ventre de Clélia, qui avait alors treize ans et demi, commença à manifester, un jour printanier de mars, la présence d'un embryon

Cesarini, faisant taire la sourde rancœur de la mère de Giovan Giorgio qui s'était vue tenue d'accepter le mariage de son fils avec Clélia, descendance illégitime des Farnèse, en raison de la dot considérable qu'Alessandro Farnèse avait bien voulu offrir à leur famille endettée, issue d'une noblesse qu'ils aimaient à dire antique puisqu'ils la faisaient remonter à la Rome des Césars.

Submergée par l'émotion ou la révolte – personne ne le sut –, la mère de Giovan Giorgio vint à mourir quelques jours après cette excellente nouvelle. Ce concours de circonstances fit enfin vaciller la volonté du Grand Cardinal qui ne pouvait laisser sa fille seule à un moment si bouleversant de sa vie conjugale. Alessandro se devait de la couvrir pour protéger cette progéniture naissante.

Aussi résolut-il de les autoriser à demeurer à Rome, ce qu'il s'était pourtant refusé à accepter jusque-là, trop inquiet des répercussions que la présence de sa fille illégitime dans la cité vaticane pourrait avoir sur ses ambitions à devenir un jour pape. Il posa néanmoins ses conditions : le couple ne devrait entrer dans la ville que le soir et à l'abri d'une litière, comme si cette précaution allait suffire à réduire au silence les *avvisi*, ces gazettes diplomatiques censées partager des informations cruciales et militaires à travers toute la péninsule et qui se résumaient souvent à des ragots mondains.

Clélia et Giovan Giorgio firent donc leurs préparatifs et quittèrent le palais de Rocca Sinibalda au lever du soleil. Des charrettes transportaient leurs meubles, tissus,

LE PAVILLON DES OISEAUX

tableaux, statues, vaisselles, mets en tout genre pour avoir de quoi se restaurer honorablement pendant le trajet, livres aussi, d'architecture, de droit, de philosophie, de poésie, d'économie, que Clélia aimait par-dessus tout. Parvenus à la nuit tombée devant la porte Tiburtina, Clélia et Giovan Giorgio se cachèrent dans leur litière, hilares, conscients de l'incongruité de cette mascarade : leur équipage de trente-cinq chevaux et mulets s'étendait sur toute la via Tiburtina et était loin d'être discret. Croire que l'on pouvait dissimuler leur arrivée à Rome était aussi absurde que d'imaginer un tigre oublié dans un coin du Colisée depuis l'Antiquité. Il n'existe pas. Toute la ville bruissait depuis des jours de leur approche secrète. Rome n'attendait qu'eux, ils en espéraient tout.

Avviso, 9 juin 1571

[...] Ce matin, Notre Seigneur Pie V s'est rendu, avec dix cardinaux, à l'église del Gesù, nouvel édifice jésuite financé par Alessandro Farnèse, où des dispositions avaient été prises pour le recevoir ainsi que sa suite et l'ensemble des prélats du Sacré Collège. Pourtant, à son arrivée, Sa Béatitudo a renvoyé toute personne qui n'était pas nécessaire à son service.

Le Grand Cardinal Alessandro a donné très somptueusement à déjeuner et à dîner à Sa Sainteté, qui vint en ce lieu pour consulter le modèle et le dessin du nouvel autel qui devait y être sculpté.

[...]

Ce soir, le petit cardinal de Médicis a donné un banquet à toutes les nouvelles créatures de Rome. La signora Clélia Farnèse y était invitée, ainsi que son mari, Giovan Giorgio Cesarini, gonfalonier du peuple romain.

[...]

Ferdinando de Médicis réprima le sourire naissant sur les lèvres de Clélia et de Giovan Giorgio et leur tendit l'*avviso* d'un geste agacé.

– Si cette feuille de chou vous fait rire, vous n'avez qu'à la lire tout seuls. Pour moi, ce ne sont que racontars ridicules d'écrivillons en manque de tout, qu'un écu suffit à faire écrire n'importe quoi lorsque la commande vient d'un être puissant.

Clélia contourna une sellette en noyer pour se rapprocher de Médicis. Elle venait d'arriver à Rome et cette ville l'amusait décidément.

– Vous ne pensez tout de même pas, lui demanda-t-elle, que mon père se serait abaissé à corrompre un *menante* pour parler de vous ?

– Et d'où viendrait cette admirable antithèse du grand et du petit cardinal si elle ne sortait de la bouche fielleuse de votre père ?

– Mais de partout, de nulle part, répondit Clélia en passant nonchalamment l'*avviso* à son mari. Je sais qu'il ne faut jamais surestimer sa propre influence, et que mon père est prêt à tout pour la maintenir, mais tout de même, il ne se laisserait pas aller à ce genre d'enfantillages et, sans vouloir vous vexer, Ferdinando, vous ne jouez pas encore dans la même cour. Vous êtes novice à Rome, presque autant que nous le sommes, et votre cardinalat n'est qu'un prétexte. Vous ne participez pas à la course à la tiare papale, ou vous cachez bien votre jeu.

Avalant un raisin vert qui traînait sur le guéridon marqué de bois de violette posé à côté d'elle, elle émit un rire gracieux qui donna à Ferdinando l'envie de l'embrasser sur-le-champ, tant pour la faire taire que pour s'approprier un peu de son éclat.

Car ces trois jeunes gens ne s'étaient pas quittés depuis que les Cesarini étaient arrivés à Rome et qu'ils en découvraient toutes les splendeurs. Leur vie se passait en goûters, dîners, banquets, fêtes, élégances et les trois amis étaient devenus inséparables.

– Allez, conclut Médicis en redressant une mèche des cheveux blonds et souples de Clélia. Il nous faut prendre les choses joyeusement et ne pas les considérer plus longtemps qu'elles n'en sont dignes. Maintenant, le devoir nous appelle, notre peintre nous attend.

En effet, pendant leur conversation, un homme vêtu d'une cape noire et d'un béret en lin avait été introduit dans le deuxième salon du premier étage et installait son chevalet sans les interrompre, en habitué de la maison. Sur sa toile apparaissait l'esquisse du portrait de Clélia que Médicis et Cesarini vinrent admirer pendant que la jeune femme, s'asseyant sur une bergère recouverte de velours damassé rose pâle, reprenait une pose familière.

Dans la joie et les rires, quelques roses s'étaient échappées de sa chevelure et le peintre, qui s'appelait Jacopo Zucchi, vint les replacer avec grâce.

Giovan Giorgio reprit la lecture de l'*avviso* tombé à terre. Il le reposa avec négligence.

– Il n’y avait rien de plus, dit-il, déçu. Pourtant, quelle soirée vous avez donnée là, mon cher Ferdinando. C’était inouï.

Alors que le trio discutait encore du banquet, moquant les couples mal assortis qui s’y étaient noués, se réjouissant des déconvenues d’un autre et glorifiant chacune de leurs saillies, la porte s’ouvrit brusquement, laissant Alessandro Farnèse glacer cette atmosphère badine. En robe de cardinal, les sourcils froissés de colère, il s’imposa au milieu des trois jeunes gens.

– Vous êtes là, vous ? dit-il en regardant à peine Médicis qui lui répondit d’un vague signe de tête avant de se détourner vers une fenêtre du palais, comme pour réfléchir à une affaire autrement plus importante que celle de faire des politesses à son supérieur, vice-chancelier de l’Église.

Fondant droit sur Clélia de son corps immense et sec, Alessandro lui lança l’*avviso* sur les genoux, tandis que celle-ci gardait sa pose, jetant des coups d’œil à son père pour lui signifier la présence du peintre et tenter ainsi d’éviter l’esclandre.

– La condition pour accepter votre arrivée à Rome – il se tourna vers son gendre qui s’était rapproché de son ami Médicis et le foudroya du regard –, c’était que vous vous mainteniez dans une vie pieuse et respectable. De quoi ai-je l’air ? Je reçois le pape, et vous, vous vous dandinez chez Monsieur toute la nuit ?

D’un geste du menton, il désigna les deux jeunes gens

qui continuaient à discuter près de la croisée, manquant de rire à la triple répétition du mot « vous » par le Grand Cardinal. Ils se contentèrent de chuchoter : « Je réclame la nulle », faisant référence aux parties d'échecs dans lesquelles un joueur répète trois fois le même coup et annule de ce fait la partie.

– Que vous ai-je fait, Clélia, pour que vous me traitiez de la sorte ? Ou plutôt que n'ai-je pas fait pour vous ? Ne vous ai-je pas assuré une position confortable, manquez-vous de quoi que ce soit ici ? Choisissez votre camp, ma fille. Vous êtes une Farnèse, et les Farnèse sont unis. La fidélité participe de notre devise.

» Vous savez, ajouta-t-il d'un ton plus doux, relevant le visage de sa fille qui baissait les yeux, la forçant ainsi à le regarder, la folie comme la grâce seront toujours dans le monde, les médisances comme les bienfaits sont dans la nature. Et sachez que, comme la nature, elles se renouvellent tous les ans, chaque jour, à chaque heure. Une fois que vous êtes la proie des *avvisi*, ils ne vous lâchent plus. Les calomniateurs sont comme le feu, ils noirciraient du bois vert, faute de pouvoir le brûler. Ne vous prêtez pas de si bonne grâce à leurs inepties ou vous le regretterez. Pour le moment, ils vous connaissent à peine, l'oubli est encore possible. Accompagnez-moi plutôt demain dans notre église del Gesù, nous vous y fournirons une occupation plus digne de votre rang.

Clélia, déboutonnant sa fraise à rebords brodés et le col